

Jean BEYT (Aix 1889)
ANCIEN MEMBRE DU COMITE DE LA SOCIETE
OFFICIER DE LA LEGION D'HONNEUR

Décédé le 1^{er} octobre 1953.

Notre éminent camarade S. BOUSSIRON, Aix 1888, qui, depuis l'Ecole, a toujours vécu dans la plus étroite intimité avec notre camarade Jean BEYT, a bien voulu au nom de nos deux promotions, des promotions voisines et de tous les amis du disparu, retracer la carrière et broser le portrait de cette belle figure de Gadzarts. Je lui en exprime la profonde gratitude de tous.

J. MAZIERES, Délégué, Aix 89,
Ancien membre du Comité

Un jour, je reçus le faire part que voici :

« La Direction et le Personnel de la Société de Condensation et d'Applications mécaniques ont le regret de faire part du décès de leur administrateur et ancien directeur général, M. Jean BEYT, ingénieur des Arts et Métiers, officier de la Légion d'honneur, pieusement décédé le 1^{er} octobre 1953 à Lamasquère, par Muret (Haute-Garonne), où les obsèques ont eu lieu dans l'intimité. »

Cette association de la direction et du personnel dans l'expression d'une tristesse n'apparaît pas que de pure forme à qui sait combien BEYT avait le pouvoir de ne susciter que sympathie et attachement autour de lui, tant pour se faire obéir que pour se faire entendre.

A sa sortie de l'Ecole d'Aix, en 1892, il suivit le sort de ceux qui, désarmés au loin des régions industrielles, étaient heureux de trouver ouvertes devant eux les portes de nos Compagnies de Chemins de fer et de nos grandes usines métallurgiques.

Comme pour tant d'autres, l'emploi qu'il occupa pendant un an aux Ateliers de Chemins de fer d'Orléans, à Paris, fut un poste d'observation.

Son penchant pour les études mécaniques le porta d'abord à la Société des Pompes Worthington, qu'il quittait au bout de quelques années, pour se faire apprécier dans la subdivision des applications électriques et mécaniques de la Société Westinghouse.

L'absorption de cette subdivision par la Compagnie Electromécanique n'avait de valeur que par l'attachement des cadres. Jean BEYT s'y railla d'empressement et une belle carrière s'ouvrit alors devant lui par la création d'une filiale sous le titre de Société de Condensation et d'Applications mécanique (SCAM), à la tête de laquelle il fut placé d'emblé. C'est que déjà, BEYT avait noué une grande amitié dans le monde savant. Maurice Leblanc, dont le génie inventif embrassait un vaste champ, depuis les innovations électriques jusqu'à la condensation et la production du froid, était reconnaissant à ceux qui

l'aidaient à mettre en valeur ses belles inventions tant par la mise au point de l'application que par l'extension des débouchés.

Jean BEYT participa au plus haut point à cette reconnaissance et Maurice Leblanc s'en fit un ami.

D'autres savants devaient être tentés par le succès de cette collaboration. Langevin et Chilowski apportèrent à la SCAM leur découverte, qui rendit de pratique courante l'emploi des ultrasons. Les amis de BEYT se souviennent de l'enthousiasme avec lequel il entrevoyait le bel avenir de cette découverte. Il ne s'était pas tromper. Je l'écoutais successivement me parler des sondages sous-marins, du décèlement des obstacles et des dangers, du concours apporté à la grande pêche maritime pour la recherche de l'abondance.

Dans sa retraite, demeuré administrateur, il avait encore plaisir à voir se développer ce qu'il avait préparé, à en conter les multiples applications, même jusque la médecine, décrivant les merveilleux résultats qu'il avait déjà été possible d'obtenir dans le traitement de certaines affections demeurées jusqu'ici à peu près incurables. Dans ce soulagement des souffrances physiques qui rendent parfois la vie si lourde à porter, BEYT, toujours compatissant aux misères des autres, voyait le plus noble domaine d'application du progrès scientifique.

Une grande partie de son temps se passait à suivre les inventions françaises et étrangères. Accueillant avec bienveillance les inventeurs, les suscitant d'ailleurs au sein de sa propre entreprise, il savait encourager leurs travaux, leur communiquant sa propre foi dans le succès final. Il n'omettait pas non plus d'aller au-delà des frontières glaner une idée, acquérir une licence de construction pour une réalisation encore peu connue mais dont il entrevoyait déjà les possibilités de développement.

Dans l'examen critique des brevets qui lui étaient soumis, il avait en effet, au plus haut point, l'intuition de ce qui pouvait être utile et de nature à accroître l'affaire qu'il dirigeait. Là s'exerçait véritablement son rôle de chef, soucieux de l'avenir de sa maison qui garde profondément son empreinte et à laquelle il était si fier d'appartenir.

Ses rapports avec la science internationale sont la marque d'une hauteur de vues que n'aurait pas fait soupçonner son inaltérable bonhomie. C'est que, dans ces rapports le caractère de l'homme jouait un grand rôle. Etincelant d'esprit et de rondeur, il savait aussitôt pénétrer l'intimité de l'interlocuteur, ne laissant que peu de défense à sa réserve. Son talent de séduction en

avait fait l'ami des inventeurs les plus réputés. En lui éclatait la certitude que leurs intérêts étaient en bonnes mains, tant par l'intelligence de la collaboration que pour la loyauté des transactions.

Sans aucun doute, ces qualités avaient leur source dans le soin avec lequel il avait entretenu, développé sa culture générale.

Comme beaucoup de jeunes de notre temps, il venait de ces admirables écoles primaires supérieures où, avec juste ce qu'il fallait de spécialisation, en même temps que se préparait l'entrée à nos écoles et à d'autres, se dispensaient quelques rudiments d'humanités qui apparaissaient plus tard comme des fenêtres ouvertes sur ce qu'il faut fouiller pour tempérer l'obsession que subissent souvent ceux qui, dans le domaine technique, ont le devoir de chercher.

Jean BEYT n'a cessé de se pencher à ces fenêtres. Il aimait à y respirer la sérénité qu'enseignent nos grands auteurs, à se nourrir de leurs apaisements si éloignés des choses vaines, à en saisir le sens humain. Toute question à traiter le trouvait l'esprit clair et bienveillant, prêt à découvrir ce sur quoi l'on pouvait faire fond. L'esprit de réalisation, le sens pratique inculqués par nos écoles l'y aidaient.

Son esprit toulousain revêtait toutes pensées des plus riches couleurs. Ses écrits avaient aussi le pittoresque du pays natal.

Son exaltation sentimentale, sa propension à embellir, l'élevaient souvent jusqu'au lyrisme, à la hauteur duquel se portaient aisément l'élégance de la forme, la justesse des mots, leur accord rigoureux. Sa connaissance approfondie de la langue française, de notre littérature, l'avaient amené parfois à discuter les critiques de nos subtils grammairiens. On sent que sa carrière aurait été aussi brillante dans tout autre domaine où le sort l'aurait conduit.

Pour ceux de nos régions méridionales, si peu industrialisées à l'époque, l'entrée aux Arts et Métier était une aventure. Leur insuffisance en travail manuel les exposait à des risques, à des dangers. Ceux qu'au début courut BEYT étaient grands. Que serait-il advenu de lui et aurions-nous seulement à en parler si une fraîche émanation spirituelle, des affinités littéraires et poétiques ne lui avaient pas attiré une sympathie et une aide salvatrices qu'il n'a jamais oubliées : celles de son bon, de son sensible sous-chef d'atelier Sauze qui a été aussi le mien et auquel, dans le même besoin mais avec moins de mérite, moi aussi je dois beaucoup.

Mais ensuite, quelle maîtrise à faire valoir ce qu'il avait appris, quelle rapidité à comprendre ce qu'il avait d'utile, quelle ardeur à chercher le champ qu'il pourrait le mieux cultiver, et, dans cette recherche, dans ce choix, dans ces visions d'avenir, quelle revanche de la formation générale sur les spécialisations prématurées.

Dans ces pérégrinations précédant la pause finale, quelle providence était, pour ceux à qui les relations industrielles manquaient, notre vieille Société que je vois toujours dans son modeste siège de la rue

Vivienne. Comme nous tous, Jean BEYT avait voué une grande reconnaissance à ce flambeau de notre solidarité. Il en est toujours resté l'un des plus fidèles, fier d'avoir été appelé à faire partie du Comité à qui revint d'organiser la mémorable célébration de nos morts en 1919.

Il s'attachait à tout ce rappelait nos origines, faisant du milieu Gadzarts l'essentiel de ses fréquentations.

Les tracas et les joies de la vie commune à l'école sous une discipline aussi rigide qu'aveugle, donnaient ample matière à sa verve. Ses camarades de promotion avaient tout de suite reconnu en lui le chantre qui perpétuerait leurs souvenirs et tous l'aimaient. Il le leur rendait bien, les considérant tous comme membres d'une seconde famille, prompt à les réunir à tout événement heureux ou malheureux dans une étroite fraternité, à applaudir à leurs joies, à soulager leurs infortunes et, devant l'irréparable, à sauver ceux qu'ils avaient aimés. Les filles de l'un d'eux, compagnon dominé par ses rêves et ses désillusions, en apporteraient un témoignage touchant. BEYT en réclama la tutelle et assura leur avenir.

Il disparaît après avoir atteint ses quatre-vingts ans. L'habileté psychologique des médecins, la pieuse dissimulation de l'angoisse de son épouse et de ses deux filles, ont pu lui cacher jusqu'au bout la gravité du mal qui le minait depuis un an. En tout cas, il s'est bien prêté à cette dissimulation, sa seule plainte ayant été, les tout derniers jours, de ne pouvoir lire, lui qui avait tant lu ! Grâce soient rendues à ces trois êtres qu'il chérissait tant, de n'avoir jamais laissé voir, dans leurs soins attendris, la contrainte de leur sourire.

Ses camarades de promotion, les camarades des promotions voisines et combien de Gadzarts, ce qui reste du Comité d'il y a trente-cinq ans, se souviennent de cette grande figure indissolublement mêlée à tout ce qui nous intéressait, et dont la voix éloquente a si souvent retenti au secours du bon sens ou pour traduire les sentiments les plus fins, la sensibilité la plus délicate. Ses présentations de candidatures au Comité, toujours heureuses, étaient de beaux et vibrants témoignages de considération et d'amitié.

Qu'on permette une pensée de plus à ce qui reste des camarades de son temps, à ceux qui, depuis l'adolescence, cheminaient avec lui. En eux dont les jours qui passent ressemblent de plus en plus à une libéralité du destin, la mort de l'un des meilleurs, la disparition de Jean BEYT suscite, au dessus de la douleur, un pieux recueillement. Avoir gardé jusqu'au dernier jour sa pleine lucidité, n'avoir jamais laissé le mal troubler l'espoir du lendemain, s'endormir pour toujours dans la satisfaction d'avoir bien rempli sa vie, de s'être attiré de si hautes considérations, d'aussi grandes amitiés, de si douces reconnaissances, à eux, à ses vieux camarades, à ses vieux amis, tout cela apparaît, venant de lui, comme une adjuration suprême à la sérénité.

S. BOUSSIRON (Aix, 88)